

Jacques Soghomonyan
Promo 2026



Der fuchs

Le renard

Et si j'étais un écrivain ?



Département Sciences Humaines et Communication
M.Cardi

Prologue

Cette nouvelle prend place dans les années 1930 en Allemagne. Cette période historique est particulièrement dense en informations. Il est donc nécessaire d'amener quelques précisions historiques pour que chaque lecteur puisse lire sans confusion ce récit.

L'étude de l'Allemagne entre-deux-guerres est un travail subtil, en effet la conclusion de celle-ci est l'avènement d'Adolf Hitler au pouvoir d'une puissance majeure européenne. Il est donc naturel de vouloir trouver une cause unique, simple et fataliste pour ce tragique dénouement. Le plus souvent, gravitant autour de la crise économique sans précédent que l'Allemagne a subi. Ici, nous ne ferons que peu mention du caractère économique de la République de Weimar, au vu du format réduit de l'exercice.

Nous nous concentrerons, au contraire, sur l'aspect politique. Commençons par définir les forces en jeu :

- N.S.D.A.P : *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*¹.
- K.D.P : *Kommunistische Partei Deutschlands*².

Nous nous limitons aux deux partis extrêmes pour les raisons énoncées au-dessus. De plus il est important de noter les résultats des élections législatives du 14 septembre 1930 : 18.3 % pour le N.S.D.A.P et 14.3 % pour le K.D.P.

Avec le parti le plus populaire étant le S.P.D³ faisant un score de 24.5%, son plus bas depuis le début de la république.

Nous ferons mention de la police berlinoise et du ministère de l'Intérieur allemand, en particulier la *Preußische Geheimpolizei*⁴. Cette organisation avait initialement pour but de prévenir les révoltes politiques comme celle de 1848. Elle sera, plus tard, fusionnée avec la police berlinoise.

C'est finalement à la chute du second empire qu'une réorganisation eut lieu. Aboutissant en deux entités, le *Abteilung I der Verwaltungspolizei*⁵ rattachée à la police berlinoise, subordonnée au *politische gruppe*⁶ du *Abteilung II für Polizeianglegenheiten*⁷.

1932 marque la fin de la « police républicaine ». Conséquence directe du coup d'État de Prusse, qui laisse la porte ouverte à l'infiltration du département par les nationaux-socialistes. Cela mène à l'incapacité de la police à gérer les crimes du parti.

C'est de cette base que le récit va évoluer.

Nous n'utiliserons aucun nom de personnage historique.

1. Partie national-socialiste des travailleurs allemands

2. Partie communiste allemande

3. *Sozialdemokratische Partei Deutschlands*, Partie social-démocrate allemande

4. Police secrète prussienne

5. Département 1 de la police administrative

6. Groupe politique

7. 2^e département des affaires policières du ministère de l'Intérieur

En ce jour d'automne 1931, la pluie coulait sur le cimetière militaire Berlinois, le flot assourdissant de l'eau masquait les récitations religieuses. En face du clerc, notre jeune officier, le regard vide, l'âme blessée, observait, l'orée de la forêt. De cette dense broussaille, un courageux renardeau sorti. De cette scène, on entendait les cries d'une mère qui avait perdu son petit.

Un premier coup de fusils retentit. L'esprit anesthésié, Jank contemple le ciel, il y vit deux oiseaux se faire face, puis, le rapace aux plumes rouge sang se heurta au grand corbeau noir comme les abysses. C'était un combat qui ne pouvait que mal se terminer.

Un deuxième coup se fait entendre. Les deux volatiles s'étaient maintenant engagés dans une danse mortuaire transperçant le ciel. Ce couple d'ennemies, sans se préoccuper du monde qui les entouraient, finirent leur chute sur le renardeau perdu.

Le dernier tir résonna, concluant la cérémonie policière. Sans avoir le temps de cligner des yeux Jank découvrait la scène meurtrière. Seul l'oiseau funèbre en sortait survivant.

L'ambiance était lourde au commissariat, personne ne s'y attendait. La mort de Ferdinand Ozil était une nouvelle particulièrement dure à digérer pour notre ami en deuil.

« On peut pas laisser cet accident nous détourner de nos affaires !

Ferdinand Ozil, brave officier ayant servi sa nation, est mort jeudi dernier dans l'explosion qui a eu lieu au siège du KPD. Il faut donc réussir à calmer tout le monde et faire en sorte que personne ne commence une révolte. » Contait le commissaire.

Jank Schmidt ne pouvait accepter que son frère d'arme se fasse oublier ainsi. C'est pourquoi, au terme de la réunion, Jank, tourmenté d'interrogation, se jeta dans le bureau du commissaire. En ouvrant la porte, il s'exclama « Comment une explosion dans le siège d'un des parties politiques les plus controversés du pays puisse n'être qu'un accident ? ». Il continua, « Et est-ce une coïncidence si l'explosion a eu lieu le jour où Rudolf Krankewagen, le président du parti, devait y faire sa visite ? ». Le gradé ne savait trouver les mots pour exprimer sa peine, mais, seul l'inaction pouvait préserver la paix.

Notre jeune héros, assoiffé de justice se mit à enquêter sur les véritables causes de la mort de Ferdinand.

Pendant trois longs mois, ces questions intraitables le travaillaient jusqu'à la moelle. Il ne pouvait plus vivre, cette obsession grandissait en lui tel un virus.

Cette maladie s'emparait de lui, il perdit la raison, seul ses visites hebdomadaires dans le sépulcre, auquel il n'avait pas fait attention durant l'enterrement, le consolait. Il y passait des relevées à parler des amorces de l'enquête qui l'enivrait tant.

Que ne savait-il pas ? Quelle était la pièce manquante ?

« Mais je sais déjà tout ! » cria-t-il à la tombe inerte.

« Je sais que les fascistes ont fait le coup. Je sais qu'il voulait assassiner le KDP. Mais pourquoi toi, il savait que Krankenwagen et ses camarades avaient eux un délai, il savait que tu serais le seul ? Tu étais si près du but, à deux doigts de prouver les sales magouilles des fascistes. On était les seuls à savoir que tu t'y rendais ce maudit jeudi. » En prononçant ces mots, notre enquêteur comprit qu'il était la véritable cible de l'assassinat. Ce désastre si bien exécuté, était un moyen si simple de se détourner de la vérité.

Cette relégation emplait Jank d'espoir, mais qui était la taupe ? Mais notre inspecteur n'avait aucunes preuves tangibles.

Le voilà de nouveau vide d'ambition, ce trimestre était donc vain. Il décida de suivre l'avis de ses collègues et d'abandonner les recherches. Le visage abattu, les sourcils froncés, il réajusta son long manteau et marcha vers sa voiture. Il prit la route vers l'alcool, sans se soucier du monde qui l'entourait, il n'avait d'autre choix que de se faire oublier cette amère décision.

Il arriva devant le bar, un grand panneau brillait dans la brune, criant « Das Pint ». Il y entra, marcha vers le comptoir et commanda un schnaps, puis un deuxième et un troisième. Ce mécanisme destructeur se répéta jusqu'à l'ébriété. Notre ivrogne tourna la tête et croisa le regard avec Rudolf Fritzen, un autre inspecteur, lui aussi venu pour se libérer d'une lourde journée. La discussion était entamée, les deux confrères sous le joug de l'éthanol se libéraient petit à petit. Les paroles coulaient dans un torrent de confession, Jank qui n'avait jusque-là parlé à personne, se livrait enfin sur la douleur qui le rongait quant à la mort de son feu protégé. L'échange s'éternisait, ils ne pouvaient arrêter de fraterniser sur la dure vie qu'ils menaient. Une ambiance lourde c'était emparée de la pièce, la lumière orangée des réverbères les illuminait. Tandis que les hommes ne s'écoutaient qu'à moitié, ils faisaient persister le dialogue.

— Je te le dis, je vais retrouver le salop qui a tué Rudolf.

— De toute façon qui te dit que c'est le NSDAP ?

— C'est forcément leur faute ! Ça ne peut pas être des coïncidences.

— En même temps il va enquêter sur le NSDAP au QG du KDP, c'est une occasion parfaite, dit-il en rigolant.

Cette parlote prit fin sans plus de philosophie. Jank réussit tant bien que mal à

tituber jusqu'à son lit douillé, où il tomba dans les bras de Morphée.

Le lendemain, un éclairé samedi matin, il se réveilla avec beaucoup de difficulté. Pour se revigorer il plongea la tête dans une bassine d'eau. Dans ce moment précis, une décharge électrique lui traversa le corps, il se souvenait de la palabre interminable. En particulier l'ultime commentaire de Rudolf Fritzen, celui-ci ne pouvait pas avoir connaissance de l'enquête mener par Ferdinand. Les gouttes froides tombant du visage de Jank rythmaient ses pensées, le doute s'intensifiait et Rudolf Fritzen devint le suspect primaire.

Jank était convaincu, il devait récolter les preuves. Il reprit son quotidien, et Il se précipita au commissariat